

## VOIX EN EXIL, VOIX EN FRANÇAIS

**M. Carmen Molina Romero**

*Universidad de Granada*

*RESUMEN.* La Brigue et le talion de Rodrigo de Zayas y La Tunique d'infamie de Michel del Castillo son dos novelas en francés de dos escritores de origen español que nos hablan de la historia de una España intolerante e inquisitorial, de persecuciones religiosas y de depuración racial. Y todo eso sin ausentarnos del siglo XX, gracias a la intervención de un juego de coincidencias, correspondencias y superposiciones espaciales e históricas, entre otras, que permiten a los relatos captar voces de otros siglos. Voces que, unas veces en contrapunto y otras superpuestas, hacen eco a la de personajes más o menos contemporáneos del lector. Estas novelas con varios registros vocales manifiestan una polifonía diacrónica pero también una polifonía multilingüe que deshace el espejismo del español como lengua materna y de expresión, que no aparece más que para dar testimonio de la memoria lingüística de la guerra o de otros momentos clave de la historia española.

*RÉSUMÉ.* La Brigue et le talion de Rodrigo de Zayas et La Tunique d'infamie de Michel del Castillo sont deux romans écrits en français par des romanciers d'origine espagnole qui nous parlent de l'histoire d'une Espagne intolérante et inquisitoriale, de persécutions religieuses et d'épurations racistes. Et cela sans quitter le XXe siècle, par l'entremise d'un jeu de coïncidences, de correspondances et de superpositions, entre autres, spatiales et historiques, les récits accueillent des voix venues d'un autre siècle. Des voix tantôt en creux tantôt superposées, qui font écho à celles des personnages plus ou moins contemporains du lecteur. Ces romans à plusieurs voix font preuve d'une polyphonie diachronique mais aussi d'une polyphonie multilingue qui déjoue le mirage de l'espagnol comme langue maternelle et d'expression, qui n'apparaît alors que pour témoigner d'une mémoire linguistique de la guerre ainsi que d'autres moments-clés de l'histoire espagnole.

Il existe un étrange genre de romancier qui a le pouvoir de « muer » sa voix. Il s'agit d'une cassure linguistique entre voix maternelle et voix narrative, entre une origine espagnole et une écriture française. Ces écrivains espagnols « convertis à la francophonie » tentent la plupart du temps de démêler leurs rapports profonds avec l'Espagne qui devient une source narrative inépuisable. Nous proposons au lecteur deux exemples qui, depuis le XX<sup>e</sup> siècle, nous parlent de l'histoire d'une certaine Espagne noire et retracent, par un jeu polyphonique, un dédale de voix toutefois d'une parfaite lisibilité. Rodrigo de Zayas et Michel del Castillo ont écrit en français deux romans qui se ressemblent aussi bien par le contenu que par

la technique narrative:<sup>1</sup> *La Brigue et le talion* (1996) et *La Tunique d'infamie* (1997) nous laissent entendre à côté de la voix principale des narrateurs, d'autres voix en contrepoint, des voix et des histoires venues d'un autre temps.

Des voix anciennes enfouies depuis des siècles dans l'histoire silencieuse d'une Espagne intolérante se fauillent jusqu'aux narrations en français pour nous proposer un retour à l'Inquisition et à Philippe II. Rodrigo de Zayas et Michel del Castillo vont se pencher sur le même moment historique, celui de la chasse ouverte au «converso». Dans la toile de fond la rébellion morisque des Alpujarras et leur expulsion définitive. L'endroit: dans les deux cas, Grenade, ville où l'entente entre les cultures a été détruite, où a commencé le malheur du peuple juif et arabe. Ces récits nous invitent à découvrir le désespoir qui se cache dans les histoires de deux personnages originaires de cette ville emblématique: le héros de Rodrigo de Zayas dans *La Brigue et le talion* s'appelle Shams ben Fares, mais son nom morisque c'est Francisco el Partal. Il a courageusement combattu contre les troupes de Philippe II dans la région de Grenade avant d'être condamné au bûcher par l'Inquisition. Celui de Michel del Castillo porte le nom évocateur de Manrique Gaspar del Río, un inquisiteur qui découvre ses origines juives et prend la voie de l'exil et, suivant les pas de beaucoup de marranes, s'installe aux Pays Bas. Les voix de ces deux personnages doublent en écho les voix contemporaines des vrais protagonistes des romans et dont les origines remontent elles aussi à Grenade. Judith Penuel la descendante en ligne directe de Samuel Penuel, un Juif banni de Grenade en 1492 par les rois catholiques. En 1936, Judith se rend en Espagne pour se battre auprès des communistes contre Franco; mais à vrai dire elle ne fait que continuer la lutte commencée par ses ancêtres. Le narrateur du roman de Michel del Castillo s'appelle Miguel, sa mère est originaire de Grenade et de souche juive. L'héroïne de Rodrigo de Zayas ne pourra pas assouvir son désir d'aller dans la ville d'où est issue sa lignée et ses noces de sang n'auront pas lieu à Grenade. Elle sait, comme Manrique, que les souvenirs passent par cette ville où moins que partout ailleurs on n'échappe pas à la fatalité.

Rodrigo de Zayas (Madrid, 1935) c'est un intellectuel au savoir encyclopédique, homme politique de gauche, à la fois écrivain, musicien,<sup>2</sup> historien, poly-

---

1. Voir à ce propos la communication présentée lors du XIII Congrès International de l'Apfue (Molina Romero : 2004), « Michel del Castillo et Rodrigo de Zayas : un dialogue au-delà des siècles ».

2. De Zayas a dirigé avec sa femme, la cantatrice Anne Perret-de Zayas, le groupe de musique Taller Ziryab. Après avoir mené une vie de concertistes itinérants, le groupe se consacre à Séville à l'exhumation, la transcription et l'enregistrement de la musique du temps de la Découverte, par amour de la civilisation arabo-andalouse. *La Brigue et le talion* rend compte de cette passion du

glotte. Fils d'un couple d'exception: le peintre d'origine mexicaine Marius de Zayas, ami de Picasso et l'un des fondateurs de la Modern Gallery new-yorkaise, et de la soprano et bibliophile américaine Virginia Harrison. Michel del Castillo (Madrid, 1933), de mère espagnole et de père français, quitte l'Espagne avec sa mère, journaliste républicaine, quand la guerre civile éclate et, depuis ce jour, il ne rêve que d'habiter en France et de parler le français pour évacuer la haine et la violence que la langue espagnole et l'Espagne ont déposées en lui. Mais son rêve est encore loin de se réaliser: trahi, d'abord par son père qui les dénonce et les fait interner dans le camp de Rieucros, il sera ensuite abandonné par sa mère, et à l'âge de huit ans il est déporté au camp de Mauthausen. En 1945 rapatrié en Espagne, il connaîtra l'horrible maison de redressement Duran. Ce n'est qu'en 1953 qu'il réussit à passer clandestinement la frontière et à rejoindre son oncle et sa tante paternels, car malgré les nombreux appels désespérés lancés à son père celui-ci ne le réclame jamais.

Rodrigo de Zayas nous fait entendre dans *La Brigue et le talion* un cri de douleur et de courage des Arabes expulsés et massacrés par l'Espagne catholique, alors que Michel del Castillo, dans *La Tunique d'infamie*, se penche sur un secret douloureusement caché de quelqu'un qui a trahi ses origines et est devenu la pièce visible de la machine politique contre les siens. Manrique, qui s'est éclairé aux lueurs des bûchers, a toujours travaillé pour l'Inquisition, consenti à cette aberration. Le pire c'est qu'il y croit dur comme fer. Le narrateur le trouve camouflé en Flandres, réfugié à Furnes, où il vit depuis douze ans éloigné volontairement des charges et des honneurs. La figure cet inquisiteur s'inspire d'abord de Juan-Luís Vivès pour qui Michel del Castillo a une grande admiration<sup>3</sup>, mais sans doute la réplique ne se laisse pas plier aux formes du modèle (Castillo, 1997: 24). Étant donné la ressemblance des noms et de fonction, le lecteur peut sans doute penser aussi à un autre marrane<sup>4</sup>: Alonso Manrique de Lara (1523-1538).

---

romancier-musicologue en mettant en scène le musicien Francisco Guerrero (Zayas, 1996 : 247) comme un ami de Shams ben Fares. Guerrero, qu'il a remis en honneur, c'est le précédent musical de Zayas.

3. Cf. le dernier livre de Michel del Castillo, *Dictionnaire amoureux de l'Espagne* (2005). Rodrigo de Zayas a aussi quelques mots pour cette figure historique dans son roman, qu'il considère comme « le meilleur de nos philosophes » (Zayas, 1996 : 34).

4. "Entre esos conversos e hijos de conversos nos encontramos con personas destacadas en España en las más altas esferas, comenzando con el propio Torquemada y Alonso Manrique, también inquisidor general y continuando con Diego de Deza, Luis Velez de Guevara y el Padre Bartolomé de las Casas, Juan Mena, Melchor Cano, Hernando del Pulgar, Mateo Alemán, Francisco Villalobos, Antonio Pérez, el científico Andrés Laguna, Fernando de Rojas, Luis Vives, el humanista Juan de Avila, Baltasar Gracian, Diego Lainez, uno de los fundadores de la Compañía de Jesús,

Cet erasmien, frère du poète Jorge Manrique et archevêque de Séville, fut nommé Grand Inquisiteur entre 1523 et 1538. En tout cas Michel del Castillo semble s'amuser à jouer avec les noms de lignage de tous les inquisiteurs qu'a donnés l'Espagne pour en composer un qui portera aussi la trace du sien à travers le toponyme (ou hydronyme) "del Rio".

De Zayas prend le parti des opprimés, il lève sa voix pour parler de l'expulsion des Morisques et des Séfarades après la chute de Grenade, pour dénoncer ce premier cas de racisme d'état inventé par la loi de la pureté du sang. Il touche là des blessures majeures et le traumatisme fondateur qui détruit et façonne les relations euro-arabes actuelles. La satanisation du «converso» morisque ou marrane, basée sur le principe de la «limpieza de sangre», est l'antécédent de toute épuration raciste bien avant les ethnocides et les autres génocides du XX<sup>e</sup> siècle. Dans les titres de ces deux romans point déjà cette intolérance innée de l'Espagne; la tunique d'infamie c'est le sambenito qui distinguait les «conversos» des vieux chrétiens. Avec la brigade et le talion, Rodrigo de Zayas nous annonce la cabale, les faux-semblants et les jeux de masques, mais surtout que l'intolérance n'engendre que la vengeance: «el ojo por ojo» de la loi du talion des Hébreux.

*La Brigade et le talion* n'est que le premier volet d'une tétralogie de plus de mille pages parue dans L'Esprit des Péninsules intitulée *Ce Nom sans écho*.<sup>5</sup> *Les Faussaires* (1998), *Shéol* (1998) et la *Pourpre prophétique* (1999) complètent ce gigantesque projet de Rodrigo de Zayas où il parcourt les principaux événements des derniers cinq cents ans : la chute du Royaume de Grenade, la guerre civile espagnole, la Seconde Guerre Mondiale, la création de l'état d'Israël et la naissance de l'état palestinien. Les coupables sont clairement désignés à chaque fois: Philippe II, Franco, Hitler. Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, ont ici en commun la certitude et l'absolu de leurs convictions, l'intolérance enfin. La loi du talion appliquée tantôt par l'une tantôt par l'autre ne prépare que du sang et des larmes. Cette tétralogie monumentale et

---

los inspirados poetas Fray Luis de León, Santa Teresa de Jesús y Luis de Góngora, el eximio escritor Don Miguel de Cervantes Saavedra y Cristóbal Colon, el descubridor. El acceso de conversos a altas esferas del sacerdocio entre otros, trajo al cristianismo la preocupación por la "limpieza de sangre" o pureza de linaje desembocando en la activación de la Inquisición y con este paso fue el principio del fin, afectando a la generación hebrea, incluso conversos". (<http://www.madregot.com/Sefarad.htm>).

5. Le scandale arriva avec son essai *Les Morisques et le racisme d'état* (1992) dans lequel il montra que l'élimination des maures convertis fut aussi systématique que concertée par les rois catholiques et l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle.

érudite se dresse donc contre toute sorte d'inquisition. Ce roman fleuve à mi-chemin entre une grande fresque romanesque et un essai politico-historique, réécrit une sorte d'histoire universelle à travers le destin personnel d'un même personnage féminin, Judith Penuel, qui va consacrer toute son énergie et son énorme fortune aux grandes causes. Rodrigo de Zayas ne manque jamais l'occasion de régler les comptes avec l'intolérance espagnole.

Hegel avait raison, l'Histoire se répète. L'Histoire d'Espagne exagère, elle bégaye! 1492, 1521, 1525, 1548, 1571, 1588, 1609, 1808, 1898, 1936, j'en passe et des meilleures. Toujours le menu peuple contre des soldats professionnels mieux armés, mieux entraînés. De Grenade à Tenochtitlan, d'Oran à Maastricht en passant par Madrid, c'est toujours la même histoire. Tout n'est peut-être pas perdu, la Grande Armée a bien pris sa première raclée à Bailen avant d'aller se faire foutre en Russie et à Waterloo. (Zayas, 1996 :72-73)

*La Tunique d'infamie* de Michel del Castillo vient trouver sa place à côté d'un groupe de romans et d'essais que l'auteur consacre à l'Espagne.<sup>6</sup> Mise en cause, révision exhaustive de l'histoire de ce pays, aussi bien du moment historique qu'il a vécu, le franquisme, que d'autres plus reculés dans le temps qui ont profondément façonné l'essence hispanique. Michel del Castillo fouille à longueur de roman tout d'abord son passé; la fiction s'inspire alors plus ou moins directement de son expérience personnelle et autobiographique où les figures de la mère et de l'enfant abandonné en deviennent le centre. Ce grand blessé de l'âme tente de reconstruire avec les souvenirs coupants d'une enfance et d'une adolescence brisées, une histoire qui lui permette de survivre, de panser ses blessures toujours fraîches. Cette lente maturation et ré-création de son histoire éclatée le met en rapport avec l'Histoire et, à travers elle, avec d'autres histoires prises dans les mêmes enjeux que la sienne. Michel del Castillo s'intéresse au roman historique mais à partir d'un lien sympathique avec le présent, d'une osmose avec les personnages et leurs souffrances. Il établit un dialogue au-delà des siècles, qui va justement l'aider à retrouver la trace «des hérétiques pourchassés, des poètes assassinés». Dans *La Tunique d'infamie*, l'auteur cherche sur un ton intimiste à faire parler cette voix qui le hante, à la faire avouer son secret; il l'oblige à rebrousser chemin et à plonger dans ses origines soigneusement occultées au fond de sa mémoire. Ne s'est-il pas appliqué à décortiquer les siennes roman après roman, dans une quête identitaire fatale qui l'a cruellement éprouvé et lui a permis cependant de continuer à vivre?

---

6. *Le sortilège espagnol, Le manège espagnol, Les louves de l'Escurial, La Nuit du décret, Le crime des pères, Mort d'un poète, Dictionnaire amoureux de l'Espagne.*

Michel del Castillo passe son temps à enquêter aussi bien sa propre histoire, obscure et ahurissante, que celle d'une certaine Espagne noire. Il cherche dans ses origines proches et lointaines la raison de cette haine invétérée dont il a été victime. Sa mémoire personnelle se confond de plus en plus avec une mémoire collective qui lui montre les traits d'une «race». Michel del Castillo reconnaît, comme Rodrigo de Zayas, cette étrange continuité de Philippe II à Franco qu'il considère comme responsables des grands défauts espagnols.

... la vertigineuse continuité d'un unique récit, depuis Philippe II jusqu'à Franco. La même indifférence hautaine, une identique impassibilité, une mélancolie similaire. Ni les victoires ni les défaites, rien n'importe que la prière, la recollection et la méditation. (Castillo, 1997 : 200-201)

Les héros de *La Brigue et le talion* et de *La Tunique d'infamie* surgissent de la même époque révolue: si leurs existences ne sont pas tout à fait contemporaines, elles se suivent à peu de distance dans le temps. Shams ben Fares naît en 1545, à l'âge de 23 ans, après avoir décidé de se faire monfi<sup>7</sup>, il participe à la révolte des Morisques dans l'Albaycin et à la guerre qui s'ensuit dans las Alpujarras contre les troupes du puissant Philippe II. Sa vie finit en 1571 avec la massacre et l'expulsion des Morisques de Grenade. Manrique Gaspar del Rio naît en 1584, orphelin à 3 ans, il doit se cacher dans les caves du quartier arabe de Grenade pour sauver sa vie. À 6 ans, son oncle D. Almagro, chanoine pieux et lettré, vient chercher l'enfant et l'amène avec lui à Soria; dès lors son destin sera lié à l'église catholique et à l'Inquisition. Cette machine au service de la sainte monarchie finira par broyer l'un et l'autre: le Morisque nommé Francisco el Partal meurt au bûcher après avoir subi un douteux procès inquisitorial; Manrique, qui a vu brûler sa mère d'origine juive, devient à son tour un instrument de cette police d'état pour l'obsession de l'unité.

Au niveau narratif les voix de Manrique Gaspar del Rio et de Shams ben Fares se croisent avec celles des personnages vivant au XX<sup>e</sup> siècle, tantôt dans un dialogue tantôt superposées. Des liens se tissent à travers de plus de trois siècle

---

7. Bandolier morisque. El Partal est d'ailleurs le nom réel d'un des chefs de ces bandes de monfis; Esteban el Partal devint, avec les frères Lope et Gonzalo el Seniz, un capitaine redoutable (cf. cap. XI de *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada* de Luis Mármol Carvajal). Il faut dire qu'en 1567 la révolte gronde à Grenade : le président de la Chancellerie de cette ville, Pedro de Deza, obtient de faire publier l'humiliante Real Pragmática de Felipe II, qui impose une interminable liste d'interdits aux morisques; les exécutions des morisques au bûcher se succèdent de même que la confiscation de leurs biens. (Zayas, 1996, 305).

d'un côté entre Shambs ben Fares et Judiht Penuel, la jeune américaine qui vient s'engager contre la nouvelle croisade de Franco, et de l'autre entre Manrique del Rio et l'écrivain Michel del Castillo, ou plutôt son double fictif Miguel.

Judith est la fille unique d'un richissime diamantaire new-yorquais, Jacob Penuel, lui-même descendant de Samuel Penuel. Sur son lit de mort, sa femme Sarita choisit un prénom prophétique pour leur fille qui sera la première femme des Penuel à recevoir le témoin de la revanche de ses ancêtres Séfarades et à gérer l'immense fortune amassée par les siens au fil des siècles et arrachée avec patience à l'État espagnol qu'ils ont ruiné. L'histoire de la jeune Juive communiste et celle du Morisque rebelle s'imbriquent étroitement malgré l'écart temporel car, en arrivant en Espagne Judith fait la connaissance de Francisco de Deza, dernier descendant des Deza qui ont pris part aux massacres et aux expulsions et ont signé de leur nom les pires crimes dont celui même de Fares en 1571. Pedro de Deza, président de la Chancellerie de Grenade et homologue du personnage historique, représente la ligne politique dure face aux Morisques. En 1936 Franco se substitue aux Rois Catholiques et Burgos, capitale des franquistes, à Grenade, où Francisco de Deza joue encore le rôle de bourreau qui revient à sa famille depuis des siècles. Le père-commandant Deza s'éprend avec un étrange aveuglement de Judith pour qui il est prêt à tout, même à se laisser tuer.

Mais les correspondances et les ressemblances entre leurs histoires ne s'arrêtent pas là: Shams ben Fares lui-même connaît l'ancêtre de Judith. Il va rendre visite à cet ami de son père dans son exil de Saint-Jean-de-Luz afin de réclamer son aide pour la cause du roi Abenhumeya. Samuel Penuel sait qu'ils combattent le même ennemi, tous les deux veulent étrangler l'Espagnol mais avec des méthodes différentes. L'arme de Samuel Penuel c'est la patience du Juif qui croit à la loi du talion. Sa vengeance est à retardement, et son maléfice une œuvre de longue haleine. Mais il ne les oubliera pas, surtout pas lui, Shambs ben Fares, car son arrière-arrière-petite-fille égorgera Francisco de Deza<sup>8</sup> avec l'épée du brave morisque, celle que les Deza ont conservée de génération en génération comme un trophée de guerre depuis son arrestation et son exécution. Judith Penuel réussira aussi à contaminer la pureté de la lignée des Deza car avant de tuer Francisco elle est devenue enceinte de lui.

---

8. La narration est hantée par la mort ancienne d'Holophène, le général ennemi des Juifs, égorgé par Judith, qui va se répéter encore. Cette scène devient aussi le motif central du dernier roman d'un autre auteur francophone, Jorge Semprun, qui dans *Vingt ans et un jour* (2003) choisit le tableau d'Artemisa Gentileschi, Judith et Holophène (musée de Capodimonte, Naples), comme un noyau narratif; Semprun exploite surtout la force érotique du tableau.

Les histoires de Judith Penuel et de Shams ben Fares sont racontées dans deux récits parallèles, par deux narrateurs qui se relaient au même niveau diégétique<sup>9</sup>. L'histoire de Judith, de 1912 à 1936, est assurée par un narrateur hétérodiégétique à la troisième personne; Shams ben Fares retrace à la première personne sa propre histoire de 1571 à 1545, dans un ordre chronologique inverse comme pour imiter celui dans lequel on range les mots dans l'écriture arabe et créer ainsi un récit morisque qui peut se lire de différentes manières.

Le roman de Rodrigo de Zayas, divisé en chapitres et suivi de deux épilogues, s'articule sur deux voix narrativement indépendantes. Chaque chapitre s'ouvre sur le récit à la troisième personne de l'histoire de Judith Penuel en Espagne, infiltrée à Burgos dans les lignes franquistes. La voix de Shams ben Fares lui succède, séparée par des signes typographiques, et clôt chaque chapitre retraçant sa vie depuis le moment où il est en train de brûler sur le bûcher jusqu'au moment où sa mère vierge encore danse devant celui qui deviendra son père. Deux voix et deux récits différents mais qui vont de pair non seulement dans la disposition narrative mais aussi dans le tissu de l'argument du roman. Le récit inversé de Shams ben Fares, qui demande sans doute plus d'effort de la part du lecteur, remonte l'Histoire comme les souvenirs du protagoniste remontent sa mémoire pour aller vers l'origine et la source du problème ethnique et de la vie elle-même. Le récit morisque de Francisco el Partal pousse à l'ombre de celui sur Judith Penuel, en creux. Il a une étonnante facilité à se lover dans les interstices de celui-ci, à s'infiltrer dans la moelle de l'autre récit, il moule sa forme pour coller à l'autre narration.

Michel del Castillo a aussi choisi d'utiliser dans *La Tunique d'infamie* une instance narrative double, car les voix de Miguel et de Manrique Gaspar del Rio –consignée comme celle de Fares en caractères italiques– se croisent dans une sorte de dialogue au long de neuf chapitres dont chacun porte le nom d'une ville. Même si du point de vue visuel la frontière narrative entre les deux récits est plus marquée (nouvelle page et changement de caractères), elle n'est pas étanche. Les différences principales par rapport au récit de Rodrigo de Zayas c'est que chez Michel del Castillo les voix non seulement dialoguent dans une alternance de JE-TU mais qu'elles sont subordonnées l'une à l'autre, dans un rapport de hiérarchie narrative. La voix de Manrique Gaspar del Rio est une voix secondaire, celle d'un personnage, qui s'accroche à celle du narrateur qui lui permet d'exister. La voix de Manrique est donc une voix métadiégétique (Genette, 1972: 238), c'est-à-dire

---

9. Cf. G. Genette, Figures III.



celle d'un personnage de la fiction qui reconnaît que l'écrivain, ou plutôt le narrateur, lui prête sa voix et son savoir faire. Manrique Gaspar del Rio, figure qui hante le narrateur depuis toujours,<sup>10</sup> s'impose à lui lors d'un séjour à Bruges où il tente de se remettre d'un voyage à Huesca qui l'a spécialement meurtri. Pendant une promenade à Furnes, Manrique se montre à lui: la superposition spatiale abolit alors le temps et permet la rencontre des deux personnages dans la diégèse.

Mais ce rapport de dépendance entre les voix va toutefois s'inverser car Manrique conteste aussitôt au narrateur son statut de personnage et son rôle secondaire dans la hiérarchie narrative. Il affirme que ce n'est pas le narrateur qui l'a choisi comme personnage, mais plutôt lui qui a choisi ce narrateur pour raconter son secret. Il s'efforce de garder ses distances avec celui qu'il considère un simple intermédiaire, qu'il interrompt et se permet de critiquer ou de corriger d'égal à égal. Un débat s'engage entre eux dans lequel Manrique ne le laisse pas régner en maître et il lui donne à chaque fois la réplique faisant le point sur les différents sujets que le narrateur aborde. Le personnage se plaint ainsi de sa complaisance, il le voulait plus franc, plus direct, il lui demande de comprendre, non d'excuser, de peindre et non de pardonner. Chacun à sa place, le scribe à son bureau et l'inquisiteur à son néant.

Tu le constates, poète, je me montre envers moi-même d'une sévérité autrement cruelle. Je n'ai pas besoin de tes artifices. Je refuse tes excuses, car elles me paraissent toutes fausses. Tu situes l'horreur dans les actes quand je le mets dans le dévoiement de nos pensées et de nos sentiments. Avant de produire la terreur, la violence habitait nos cœurs. Nous ne faisons aucune place au doute, nous étions certains de posséder la Vérité, assurés qu'il n'y en avait qu'une, la nôtre, si bien que toute croyance différente, la moindre déviation nous apparaissaient comme autant d'expressions diaboliques. L'hérétique n'était pas un homme, pas même une bête : une chose malfaisante. (Castillo, 1997: 243-244)

Don Manrique se montre certes intransigeant, il fuit la sensiblerie du narrateur: autant le narrateur affiche sa souffrance et sa faiblesse, autant Manrique tente de cacher les siennes. Et surtout Manrique ne tient pas non plus à bouger de

---

10. Leur première rencontre date de dix ou douze ans auparavant, pendant un voyage de l'écrivain à Soria, il a rencontré la figure de l'inquisiteur enfant (Castillo, 1997 : 52). Mais il était entré dans sa vie bien avant, il vivait depuis son enfance en lui et, de roman en récit, sa silhouette traversait tous ses livres comme un personnage récurrent. Ce personnage l'a hanté dans ses tours et détours, de Soria à Grenade, de Paris à Bruges. L'écrivain parcourait toutes les régions de l'Espagne dans l'espoir de mieux le connaître.

son siècle (Castillo, 1997: 34), il refuse toute confusion temporelle: c'est encore une fois le narrateur qui fait l'effort de se déplacer au temps des inquisiteurs pour entendre cette voix de stentor comme suspendue dans le temps. Si Manrique semble réduire le narrateur à une fonction, à exercer simplement son métier, il sait aussi que celui-ci a passé sa vie à écrire, que pour lui vie et écriture se confondent à travers la symbiose entre l'écrivain, le narrateur et le personnage chez un homme privé d'identité qui tente d'échapper au cauchemar de son enfance. Nous retrouvons le thème obsédant de l'écriture comme dans les autres romans de Michel del Castillo, du travail d'écriture en tant que souffrance et salut.

Le jeu ou l'enjeu narratif dans le roman de Michel del Castillo se situe donc dans l'acte narratif producteur qui engendre le récit dans un niveau supérieur. Mise en abîme et mise en cause de ce même acte narratif et de la fonction proprement narrative et de régie (Genette, 1972: 261). Le narrateur ne peut se détourner de sa fonction narrative un seul instant car son personnage est là pour la lui rappeler en même temps qu'il essaye d'empiéter sur ses attributions et de réduire son rôle à plusieurs reprises. Mais cette voix qui se greffe à vif sur la voix principale provoque aussi l'inflation des autres fonctions du narrateur dont parle Genette (1972: 262-264): tout d'abord la fonction de communication. Cette fonction genettienne concerne les deux protagonistes de la situation narrative, narrataire et narrateur, aussi bien les efforts destinés à établir le contact entre eux (fonction phatique selon Jakobson) qu'à agir sur le destinataire (fonction conative d'après Jakobson). La case du narrataire et du destinataire est une fois de plus occupée par Manrique, personnage obsédant qui hante constamment l'acte narratif, car la narration de son histoire est d'abord destinée à lui-même. Il est bien présent dans la narration en tant que destinataire principal car avouer ce secret c'est d'abord faire son examen de conscience et il ne laisse au lecteur qu'une place virtuelle derrière lui.

La fonction émotive de Jakobson est reprise chez Genette sous le nom de fonction testimoniale ou d'attestation pour rendre compte «de la part que le narrateur, en tant que tel, prend à l'histoire qu'il raconte, du rapport qu'il entretient avec elle: rapport affectif, certes, mais aussi bien moral, intellectuel, qui peut prendre la forme d'un simple témoignage, comme lorsque le narrateur indique la source d'où il tient son information, ou le degré de précision de ses propres souvenirs, ou les sentiments qu'éveille en lui tel épisode» (Genette, 1972: 262). De toutes les fonctions extranarratives celle-ci est sans doute celle que le narrateur préfère, celle dont il s'occupe le plus car c'est à travers les sentiments qu'éveille chez Miguel l'histoire de Manrique, et à l'inverse, qu'il se produit l'imbrication de niveaux narratifs, de temps, d'espaces et de sensibilités.

Quant à la fonction idéologique, c'est la seule qui ne revient pas nécessairement au narrateur et dans le roman est assumée directement par Manrique. Ici la tâche du commentaire idéologique et du discours didactique est transférée à l'inquisiteur. Il prend en charge l'aspect explicatif et justificatif de l'action et le discours théorique qui s'en dégage. Si le narrateur principal se complaît dans le commentaire émotif de l'histoire, le personnage se retranche derrière un commentaire idéologique. On assiste en tout cas dans le roman de Michel del Castillo à une incursion massive et dangereuse du commentaire dans l'histoire et de l'acte narratif dans le discours ou récit.

Cette sorte d'osmose entre les entités de la fiction –le narrateur, Miguel et Manrique– devient possible parce que le narrateur est écartelé entre la négation et l'exaltation du mythe castillan que des gens comme Manrique ont contribué à forger; car si l'inquisiteur bâtard a perdu sa foi, il est resté Espagnol et il croit toujours à la vérité qu'exprime cette caste. Le narrateur appartient en quelque sorte aussi au temps des inquisiteurs (Castillo, 1997: 212) qui l'a façonné à son insu.

*Ne comprends-tu pas que je t'ai engendré, du moins cette part en toi qui appartient à ton Espagne natale? Que ta naïveté m'amuse! Tu t'étonnes de m'avoir retrouvé: t'ai-je jamais quitté ?*

*J'ai fait ta mémoire ancestrale, j'ai semé cette inquiétude en toi. Tu me tiens pour une de tes créatures, tu prétends faire de moi l'un de tes personnages, alors que je t'ai, moi, non pas écrit, mais inscrit en lettres de feu. (Castillo, 1997: 43)*

La deuxième raison qui unit ces entités de papier c'est l'énigme qui pèse sur leurs enfances respectives: Manrique a senti la blessure profonde du narrateur, le désastre de sa vie, comme Miguel a perçu la sienne. S'il choisit Miguel c'est parce qu'il a osé parler de la trahison de sa mère, de l'abandon de ses parents. Cet ennemi des Juifs finira par révéler son secret à quelqu'un qui ressemble physiquement à un Arabe espagnol, à quelqu'un qui a des aïeux marranes, à un rejeton délaissé d'une race maudite, originaire comme la sienne de Grenade.<sup>11</sup>

Une troisième ressemblance c'est leur tendance homosexuelle et le combat qui se livre entre âme et corps. L'amour que Manrique ressent pour Gonzalvo de Sandoval et la mort tragique et volontaire de celui-ci le brisent. À vingt-trois ans, docteur en théologie par l'université de Salamanque et évêque de Palencia,

---

11. La famille maternelle de Michel del Castillo provient de Grenade, où son grand-père possédait une grande fortune et était soupçonné d'être Juif (Castillo, 2001: 97).

Manrique rencontre le cadet de la famille de ses protecteurs, qu'il aimera passionnément toute sa vie. Épris de solitude, d'une frénésie de destruction, d'un air de mélancolie ennuyée (Castillo, 1997: 159-160) Gonzalvo ressemble à Manrique, ils ne font plus qu'un. Par son entremise Manrique est nommé grand inquisiteur de Castille, mais quand Gonzalvo l'écoute prêcher devant Philippe III et son favori Lerma<sup>12</sup>, il est révolté et l'accuse de flatter les puissants (Castillo, 1997: 182, 184); déçu et triste Gonzalvo décide de partir pour l'Italie où il se laisse tuer dans une guerre sans merci.

Je n'avais pas imaginé qu'il eût à ce point aimé, ni souffert avec tant d'intensité.

Il a aimé à la manière dont j'ai longtemps aimé, ce qui me le rend proche, dans la culpabilité et la dissimulation. Moins par honte que par l'impossibilité de penser le corps détaché de l'esprit, si bien que je conjuguais le verbe espagnol *querer*, dont le sens est à la fois vouloir, désirer et aimer. Nous ne savions pas, ne pouvions pas exprimer la faim sexuelle sans la remplir d'une aspiration trop haute. Nous soupirions après une possession spirituelle qui étancherait, dans le même temps, nos sens et nos cœurs. Nous étions d'une exigence vorace, nécessairement triste. Nous mettions l'absolu dans nos plaisirs. (Castillo, 1997: 202)

Ces deux romans font une large part aux faits historiques dans leurs histoires, il faut toutefois dire que le récit de Rodrigo de Zayas reste très fidèle à l'Histoire, il s'accroche à elle de manière spéciale pour la raconter autrement, sous un autre angle. Manrique Gaspar del Rio, nommé directement par Felipe IV, est au sommet de la hiérarchie catholique en 1629 et il devient la figure de proue de sa tyrannie<sup>13</sup>, il a côtoyé les plus influents personnages de la haute administration royale, il évoque également Cervantès, Lope de Vega, Quevedo ou Vélasquez (Del Castillo, 1997: 174). Les références à l'Espagne de Felipe III et de Felipe IV sont très nombreuses, mais Manrique utilise l'Histoire officielle de l'Espagne comme un rempart contre ses origines troubles. Il ne prend de cette Histoire conventionnelle que ce qui l'arrange sans chercher à en savoir plus: les guerres

---

12. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, duc de Lerma, favori et ministre de Philippe III, il gouverna l'Espagne de 1598 à 1618. Sa politique extérieure fut pacifique, mais à l'intérieur, il se préoccupa surtout d'échafauder une fortune scandaleuse, favorisée par l'expulsion des Morisques. Son fils Cristóbal de Sandoval y Rojas, duc d'Uceda, conspira contre lui pour lui succéder. Avec Felipe VI, Gaspar de Guzmán y Pimentel, duc d'Olivares occupa la place de favori pendant plus de vingt ans (Contreras et al., 2004).

13. Entre 1627 et 1632, l'inquisiteur général est Antonio de Zapata Cisneros y Mendoza, cardinal et archevêque de Burgos.

sauvages des Mauresques dans las Alpujarras avaient fait de lui un orphelin, depuis ce jour il voue une haine furieuse aux Mores et aux Moresques convertis, aux Juifs et à tous les hérétiques.

L'histoire de Shambs ben Fares offre la possibilité à Rodrigo de Zayas de rester très près des chroniques de l'époque, qui ne coïncident pas forcément avec la version officielle des faits. Le récit du Morisque nous permet de suivre le déroulement de la guerre avec de nombreuses précisions temporelles et spatiales. Non seulement el Partal est un personnage historique réel<sup>14</sup>, un des chefs des monfis des Alpujarras, mais son récit est presque un journal de guerre avec dates, description minutieuse des places fortes, de leur assaut ou de leur défense. Mais ce qui est frappant c'est que l'auteur des chroniques sur lesquelles Rodrigo de Zayas se base, Luis del Marmol y Carvajal, apparaît comme un personnage de la fiction. Quand Shambs ben Fares est fait prisonnier Luis del Marmol lui fait la ferme promesse de raconter la vérité sur ce qui s'est passé aux générations futures (De Zayas, 1996: 187). Mise en abîme de l'Histoire dans l'histoire de fiction, jeu de miroirs qui triche avec le temps annonçant la chronique à venir, sans doute, du meilleur historien contemporain<sup>15</sup>. Cet ami de son père avait entraîné le jeune Shambs ben Fares dans le maniement des armes puis il l'avait conseillé de partir en Afrique pour connaître mieux sa civilisation et s'instruire dans l'art de la calligraphie. Ce Nazaréen qui connaissait à la perfection l'arabe et le berbère et l'histoire ancienne des peuples d'Afrique est écoeuré par le massacre, il est conscient que la cause des chrétiens est salie par leurs horribles crimes.

Tous ces personnages partagent avec les auteurs qui les ont créés quelques points intéressants. Ils sont, par exemple, issus de couples mixtes ou bien forment de couples métis conservant les traits d'une Espagne multiraciale écrasée par l'intolérance du mythe espagnol. L'inquisiteur Manrique est le fils d'un hidalgo et d'une Juive, le Morisque de *La Brigade et le talion* est marié à Elvire, une chrétienne, à un moment où la pureté de sang bat son plein. Rodrigo de Zayas et Michel del Castillo, malgré leurs noms aux sonorités espagnoles, ont des parents de nationalité différente.

---

14. Selon Luis del Marmol (1600), il s'agit d'Esteban el Partal; Pedro Antonio de Alarcon (1874) parle de el Partal de Narila.

15. Il existe aussi la chronique de Diego Hurtado de Mendoza.

Or ni ces Arabes, ni ces Juifs, ni ce redoutable inquisiteur que Michel del Castillo et Rodrigo de Zayas mettent en scène ne s'expriment en espagnol, mais en français. Il n'y a dans ces romans que quelques mots isolés ou des expressions en espagnol, qui se ressemblent d'ailleurs étrangement et donnent un peu de couleur locale à ces récits espagnols par le contenu. Après en avoir dressé la liste pour chaque roman (ci-dessous), nous avons pu constater que la densité, la qualité et la fonction des mots espagnols choisis dans les deux romans est à peu près la même. Il s'agit de concepts intraduisibles propres au caractère espagnol, des mots auxquels les narrateurs accordent une importance spéciale, tels des mots-clé. Dans le roman de Rodrigo de Zayas il apparaît toutefois un vocabulaire plus en rapport avec la guerre civile. Ces mots, débris d'une mémoire linguistique de la guerre et de l'histoire de l'Espagne, se déposent à la surface d'une parole linguistiquement plus riche et plus tolérante comme une couche inerte et trouble.

LA TUNIQUE D'INFAMIE → Morriña, rías, ritual del paseo, por Dios, la caridad, pordiosero, honor y honra, fueros, amontillado, tientas, tapas, matamoros, pícaros, corrales (de teatro), hidalgo, aguazicles, conversos, señoritos, esperanza, huerta, vega (Granada), golilla, regidor, caballero, querer. (Castillo, 1997)

LA BRIGUE ET LE TALION → Ay Dios... no, no, no..., picha floja, Viva la muerte, aficionados, furiel, salud, hasta luego, Viva España, Viva la República, zapadores, a palo seco, cantaoras, chulos, saeta, ay!, hijito mío, me cago en la leche, señorita, querida, rurales, ¿Quién vive?, frontera, jaras, Viva la muerte, tercios, orujo, Padre, Monseñor, guacamole, buenos días, madre superiora, mudéjares, reverenda madre, cristeros, Santiago y cierra España, cocido, piroppo, morena, la Madelón buena y complaciente, une chanson en espagnol d'un muletier . (Zayas, 1996)

Dans *La Brigue et le talion* il y a un penchant très fort pour le plurilinguisme: on y trouve des phrases dans presque toutes les langues (allemand, italien, arabe, russe, hongrois, etc). La jeune Judiht possède la facilité inouïe d'une exilée congénitale pour les langues: à ses vingt-quatre ans cette polyglotte domine parfaitement vingt-quatre langues vivantes plus quelques autres mortes dont le castillan du XV<sup>e</sup> siècle que parlent les Séfarades ou le quetchua dont elle se sert pour coder ses messages radiodiffusés depuis Burgos aux républicains de Madrid. Sa disposition aux langues est celle héritée de la mémoire ancestrale de la diaspora juive, obligée à apprendre dans son exil permanent toutes les langues du monde.

Mais mis à part ces mots sournois, presque ésotériques, fermés à la traduction et intrinsèques à langue espagnole elle-même, que les auteurs ont extraits de

leurs gisements lexicaux les plus profonds, il n'y a pas de place pour le castillan dans ces romans. Y a-t-il, peut-être, des discours qui ne peuvent pas être tenus en espagnol? dont le sujet délicat conseilleraient d'emprunter une langue neutre où un vrai débat soit enfin possible? Pourquoi ces auteurs hantés par l'histoire de l'Espagne noire et ancestrale s'expriment en français? N'est-il pas possible de parler de ces blessures historiques qu'en français? ou bien y a-t-il un traumatisme linguistique plus profond?

Rodrigo de Zayas, exilé avec ses parents lors de la guerre civile, reçut une éducation française, successivement à Damas, Grenoble et Paris, ce qui explique, en partie, qu'il écrive en français. Mais dans son choix linguistique se cachent, nous semble-t-il, d'autres raisons plus importantes. Écrire *Ce nom sans écho* en français suppose en quelque sorte revenir au temps utopique de la civilisation arabo-andalouse où son pays parlait arabe, hébreu et latin, avant que l'espagnol ne devienne la langue de l'oppression. L'espagnol est donc une langue qui n'a pas le droit de s'appeler maternelle, ou pas plus que les autres, d'autant plus qu'elle s'est imposée par le fer et le feu. La langue française joue dans ce sens un rôle d'accueil et de croisement de cultures, de creuset dans cette transmutation linguistique, mais elle possède aussi pour Rodrigo de Zayas la force d'un défi linguistique.

Depuis sa petite enfance Michel del Castillo vit et sent en français. Son bilinguisme naît de l'amour qu'il porte à cette langue de rêve, de tendresse, qu'il parlait avec sa mère le soir. C'est un choix presque physique, parce que cette langue accueillante qui l'adopte comme une nouvelle mère, il la perçoit par tous les pores de sa peau. Par contre l'espagnol qu'il entendait autour de lui c'était «un espagnol de guerre civile, de hurlements, d'insultes, d'injures, de violences extraordinaires» (Martin et Devret, 2001: 273). Cela produit en lui un refus très fort de cette langue marâtre et crée des rapports conflictuels avec elle. Le cerveau bilingue de l'enfant s'est scindé en une vision manichéenne des langues qui devient très tôt un traumatisme linguistique.

Nous ne voulons pas terminer cette présentation sans évoquer un dernier aspect qui nous a spécialement suggéré de comparer ces deux romans. Nous avons cru voir un élément à travers lequel le roman de Rodrigo de Zayas ferait un petit clin-d'œil à l'œuvre de Michel del Castillo, prouvant une fois de plus la riche intertextualité des textes et leur polyphonie au de-là de la frontière romanesque. Rodrigo de Zayas semble avoir voulu rendre hommage au petit Michel (ou encore Miguel ou Tanguy ou Xavier), le personnage de fiction récurrent de Michel del Castillo. Quand Judith fait escale à Paris lors de son voyage en Espagne, elle fait la connaissance de Michel, un enfant solitaire qu'elle trouve assis désolément sur

le trottoir à cause de la mort de son chat. Ce petit s'appelle en réalité Miguel, car sa mère est Espagnole; il a huit ans et demi et il reste seul à longueur de journée pendant qu'elle travaille ou qu'elle est avec son ami. Judith aide Miguel à enterrer le chat et récite pour lui les vers du poète de Grenade. Cet enfant assoiffé d'amour et de récits n'oubliera jamais son amie juive.

Il y a là trop de renvois à l'œuvre et à la vie de Michel del Castillo : même prénom, même âge qu'il avait quand sa mère l'a abandonné en France, même solitude et même besoin d'affection lors de leur précaire existence à Rieucros<sup>16</sup>, à Marseille ou dans d'autres villes françaises. Même passion aussi pour la lecture et les récits, et surtout pour les vers de Garcia Lorca qui sait si bien réunir «les chats et les enfants dans l'au-delà des innocents» (Zayas, 1996: 43). Michel del Castillo partage cet amour pour le poète-enfant assassiné à Grenade, ville «plus more que castillane» (Castillo, 1997: 295), «roue de cauchemar dont l'essieu est un poète assassiné» (Zayas, 1996: 47). Jeu de correspondances entre les deux personnages qui boucle la boucle ou bien simple coïncidence de prénom, car Michel ou Miguel, est un nom d'origine juive qui veut dire «dieu est juste»: le lecteur a sans doute le droit de se poser la question.

### Bibliografía

- ALARCÓN, P. A., *La Alpujarra: sesenta leguas a caballo precedidas de seis en diligencia*, Imprenta y Librería de Miguel Guijarro Editor, 1874.
- CASTILLO, M. DEL, *Les louves de l'Escurial*, Paris: Laffont, 1964.
- *Le sortilège espagnol*, Paris: Juillard, 1977.
- *La Nuit du décret*, Paris: Seuil, 1981.
- *Mort d'un poète*, Paris: Mercure de France, 1989.
- *Les Crimes des pères*, Paris: Seuil, 1993.
- *Tanguy*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris: Gallimard, 1995.(1957, Juillard)
- *La Tunique d'infamie*, Paris: Fayard, 1997.

---

16. Le jeune Michel a souvent des amis juifs: au camp de Rieucros, par exemple, sa meilleure amie est Rachel une juive allemande communiste qui prend soin de l'enfant.



- CASTILLO, M. DEL , *Le manège espagnol*, Paris: Seuil, 1998.  
 — *Les étoiles froides*, Paris: Stock, 2001.  
 — *Dictionnaire amoureux de l'Espagne*, Paris: Plon, 2005.
- CONTRERAS, J.; SIMÓN TARRÉS, A.; GARCÍA CÁRCEL,R., *Historia de España*, vol. 6, *La España de los Austrias I. Auge y decadencia del Imperio español (siglos XVI-XVII)*, Espasa-Calpe, 2004.
- GENETTE, G, *Figures III*, Paris: Seuil, 1972.
- HURTADO DE MENDOZA, D., *Guerra de Granada, hecha por el Rey de España D. Phelipe II, nuestro señor, contra los moriscos de aquel reino, sus rebeldes*, Madrid: Castalia 1970, ed. or.
- MÁRMOL CARVAJAL, L. del, *Historia de la rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, Biblioteca de Autores españoles t. XXI, ed. or.1600.
- MARTIN, P. et DEVRET, CH., *La langue française vue d'ailleurs. 100 entretiens réalisés par...*, Casablanca: Tarik Éditions, 2001.
- MOLINA ROMERO, M. C., “Michel del Castillo et Rodrigo de Zayas: un dialogue au-delà des siècles”, XIII Congreso Internacional Apfue, Intertexto y Polifonía, Oviedo, 2004, (en prensa).
- SEMPRÚN, J., *Veinte años y un día*, Barcelona, Tusquets Editores, 2003.
- ZAYAS, R. DE, *Les Morisques et le racisme d'état*, Paris: La Différence, 1992.  
 — *La Brigue et le talion*, Paris: L'Esprit des Péninsules, 1996.  
 — *Les Faussaires*, Paris: L'Esprit des Péninsules, 1998a.  
 — *Shéol*, Paris: L'Esprit des Péninsules, 1998b.  
 — *Séville*, Paris: Séguier, 1998c.  
 — *Pourpre prophétique*, Paris: L'Esprit des Péninsules, 1999.